Revue européenne des sciences sociales
European Journal of Social Sciences

50-1 | 2012
Varia

Charles-Henry Cuin, 2011, *Durkheim. Modernité d'un classique*, Paris, Hermann, « Société et pensées » , 206 p.

Matthieu Béra

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/ress/1240
DOI : 10.4000/ress.1240
ISSN : 1663-4446

Éditeur
Librairie Droz

Édition imprimée
Date de publication : 15 juin 2012
Pagination : 266-270
ISBN : 978-2-600-01613-1
ISSN : 0048-8046

Référence électronique
Matthieu Béra, « Charles-Henry Cuin, 2011, *Durkheim. Modernité d'un classique*, Paris, Hermann, « Société et pensées » , 206 p. », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 50-1 | 2012, mis en ligne le 06 juin 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/ress/1240 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ress.1240

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Librairie Droz

Charles-Henry Cuin, 2011, *Durkheim. Modernité d'un classique*, Paris, Hermann, « Société et pensées » , 206 p.

Matthieu Béra

1 Ce recueil d'articles publiés entre 1987 et 2004 nous offre quelques beaux textes, dont certains peuvent prétendre au rang de « classiques ». Je pense en particulier à l'article paru en 2000 (ici, le chapitre 6) à l'occasion du colloque en l'honneur du centenaire du *Suicide* (actes édités par Massimo Borlandi et Mohamed Cherkaoui), intitulé « Une sociologie sans parole », dans lequel l'auteur réfléchit à l'absence de place donnée par Durkheim aux acteurs, et à leurs dires, ce qui est encore autre chose. « Il est un point sur lequel la leçon du *Suicide* est sans ambiguïté : c'est que l'on peut pratiquer la sociologie, et en particulier une sociologie de l'action, sans recourir le moins du monde à la parole des acteurs » (p. 128). Partant de cela, Cuin confronte le classique aux (r)évolutions de la sociologie, depuis que la méthode des entretiens s'est généralisée, depuis que certains courants de la sociologie mettent le discours au cœur de leurs analyses et de leur théorie de l'action. Cet article offre une vraie réflexion sur la sociologie classique, et le silence dans lequel elle a longtemps plongé les hommes qu'elle se proposait pourtant d'étudier. Je ne résiste pas à la tentation de citer *Le Métier de sociologue* (Mouton, 1968) – qui n'est certainement pas le livre de chevet de M. Cuin –, dans lequel Bourdieu, Passeron et Chamboredon écrivaient : « la vraie malédiction de la sociologie est peut-être d'être confrontée à un objet qui parle ». Les néo-durkheimiens (représentés ici par ces trois auteurs) furent mis en face de ce problème, après Durkheim, qui n'eut pas à se confronter aux sondages introduits en France à partir de 1938 par Stoetzel. Dans ce texte, essentiel pour comprendre l'actionnisme français, Cuin nous montre comment Durkheim pratique la méthode compréhensive en reconstruisant les motifs et les logiques des actions, sans s'intéresser à la parole. C'est là que les choses sont complexes et contre-intuitives : la méthode compréhensive – qui, par définition, choisit de partir de l'individu – se garde de prendre en compte les mots

des hommes ; elle ne se risque pas dans ce que Cuin appelle « une herméneutique douteuse du texte de leurs discours » (p. 130). Voilà pourquoi ni Boudon, ni Cuin, ni la plupart des représentants du courant individualiste français, ne pratiquent les entretiens. Tout au plus – tout au mieux ? – recueillent-ils les dires par la médiation de questionnaires traités statistiquement, dans la tradition américaine de Lazarsfeld (depuis les années 1930-1960). Comme le rappelle Cuin, Weber lui-même, le chantre des individualistes français (mis en exergue du *Dictionnaire critique de la sociologie* de Boudon et Bourricaud, PUF, 1982), « a toujours pensé que les acteurs n'étaient généralement pas en mesure d'expliciter les motivations de leurs conduites ». Cuin se montre au fond très durkheimien et un brin provocateur quand il termine ainsi : « la position durkheimienne constitue toujours un véritable scandale théorique – sans parler de la provocation qu'elle représente à l'endroit d'une sociologie qui semble ne plus savoir travailler sans magnétophone » (p. 159). Beaucoup de sociologues apprécieront...

2 Un article de 1996 mérite le détour, un peu dans le même registre : « Une méthode peut en cacher un autre » (chapitre 4 : « Durkheim était-il en règle ? » – Boudon vient d'éditer un volume intitulé dans cette veine : *Durkheim était-il durkheimien ?,* A. Colin, 2011). Il y montrait déjà que Durkheim pratiquait la méthode compréhensive (explication externe + compréhension interne) pour rendre compte des phénomènes sociaux, bien qu'il prétende expliquer le social de manière exclusivement externe depuis *Les Règles de la méthode*. Dès 1987 (1979 chez Boudon), Cuin avait entamé ce travail de déconstruction du point de vue « objectiviste » de Durkheim. Il cherche à en démontrer rien moins que l'impossibilité et mieux, l'inexistence dans ses travaux « empiriques ». Il présente son holisme comme une « mise en scène » (p. 149). Il écrit que « sa démarche n'est nullement holiste mais foncièrement individualiste. L'explication extérieure s'efface devant la compréhension wébérienne ». La modélisation lui permet de mettre certains mobiles sous hypothèses. On retrouve donc, très clairement exposées par Cuin ici, les analyses de Boudon et des actionnistes (encore reprises dans Coenen-Huther, *Comprendre Durkheim*, PUF, 2010). Les arguments sont denses et convaincants (notamment dans le chapitre 6). On en arrive à se demander si le holisme méthodologique existe vraiment, s'il ne correspond pas à une posture imaginaire, s'il n'est pas un pôle méthodologique idéal-typique qui ne trouverait aucune application, y compris chez ceux qui s'en sont le plus réclamés.

3 L'article sur la mobilité sociale (chapitre 5, 1re parution en 1987) s'inscrit dans les recherches de l'auteur sur l'histoire des théories de la mobilité sociale qui déboucha sur son ouvrage de référence (PUF, 1993). Il met à l'épreuve l'actualité théorique de Durkheim (ou sa « modernité » pour reprendre le sous-titre de l'ouvrage). Il apparaît qu'il ne pensait pas du tout la question dans nos termes, que cette problématique est « littéralement incongrue » au regard de son cadre théorique (p. 103). En terme historiographique, on tient là un joli cas d'école : un auteur classique qui ne pouvait formuler les problèmes sociaux tels qu'on se les pose aujourd'hui. Ici, Cuin montre clairement – contre son sous-titre ! – que Durkheim est irrémédiablement dépassé et inutile sur ces questions.

4 Je signalerai enfin le dernier article (paru en 2004) qui porte sur la théorie comparée des émotions chez Weber et Durkheim, qui aurait pu être consacré exclusivement à Durkheim (p. 185-201) tant la comparaison est difficile entre les deux auteurs (d'ailleurs, le plan de l'article ne propose pas grand-chose pour les relier). L'idée de lire l'œuvre de Durkheim avec les lunettes d'une théorie de l'émotion s'avère féconde. En

suivant ce chemin, l'auteur a pu distinguer trois phases dans la pensée du classique : quand l'émotion doit être régulée, quand l'émotion intègre et enfin quand l'émotion produit la société (*Les Formes*). Ce résultat est en soi novateur parce qu'on est habitué à lire (depuis Parsons, 1937) qu'il existe deux Durkheim(s) : un matérialiste positiviste et un idéaliste ou spiritualiste. On évoque toujours la « révélation » de 1895 qui incita Durkheim à s'intéresser aux représentations sociales et à la religion, à délaisser l'économie.

5 M. Cuin nous laisse aussi quelques pistes qui sont autant de preuves que sa (re)lecture est stimulante. Ainsi, il se réfère souvent à une « vulgate » (p. 6). Il y revient page 19 (« il faut également déplorer que la connaissance que l'on en a se réduise souvent à une *vulgate* datée »). Dans une note (2, p. 155), il dénonce encore « un des poncifs de la *vulgate* épistémologique des sciences humaines » que l'on véhicule sur Durkheim, le positivisme, le holisme, etc. Sans jamais démêler ces cinq propriétés, il considère cette « vulgate » à la fois comme une réalité, une mise en scène, une illusion, une erreur et une impossibilité. Disons que « la vulgate » est en soi un objet sociologique et que ce serait un véritable travail que de la suivre dans ses manifestations, telle qu'elle se niche par exemple dans les manuels de sociologie et toutes sortes d'ouvrages d'introduction. Le mieux serait de l'étudier en face, d'en défaire les erreurs et de la combattre pied à pied. (L'étonnement nous est venu quand le discours de Cuin prenait parfois un tour hagiographique (p. 11, 32, 36) en évoquant le « prophète », le « génie », le « surhomme »...)

6 Une autre piste est ouverte quand il appelle à travailler sur l'histoire et le destin de la chaire bordelaise de Durkheim (1887-1902), effectivement « maudite » : laissée dans un premier temps à Gaston Richard (1902-1930), « qui se révèlera être un apostat » (p. 29) ; occupée ensuite par Max Bonnafous entre 1930 et 1940, avec des interruptions pour cause de carrière politique, qui fut un personnage énigmatique jamais étudié, collaborateur de Marquet (le Maire de Bordeaux) et collaborateur tout court ; reprise en 1945 par Stoetzel qui l'inaugura en demandant qu'on se détourna définitivement de Durkheim ! Il y a en tous les cas la matière à une recherche historique édifiante, « qui mériterait quelques heures de peine ».

7 Dans la mesure où le livre de Cuin est un recueil d'articles parus entre 1987 et 2004 (qui ont d'ailleurs été ordonnés selon un principe qui nous échappe), on ne peut s'empêcher d'exprimer une petite déception : ce n'est pas un ouvrage de synthèse (il n'y a pas d'introduction générale, ni d'« égo-histoire » retraçant le parcours de l'auteur et le récit de son compagnonnage avec le classique), et il ne propose aucun inédit. On peut s'étonner qu'il y ait quelques redites d'un article à l'autre (les pages 25 et 26 sont les reprises aux mots près des pages 10 et 11 ; heureusement, cela n'arrive qu'une fois) qui ne sont pas excusées à l'avance, comme cela se fait parfois. Il n'est pas non plus tenu compte des ouvrages parus depuis 2004. L'auteur renvoie le lecteur à ses propres lectures (cf. la note de la fin du second chapitre). On ne trouve pas non plus d'index, de bibliographie des écrits qui ont intéressé Cuin, ni des autres articles de Cuin sur Durkheim – il y en avait.

8 On doit signaler aussi quelques erreurs d'inégale importance qui pourront être rectifiées : « Le jeune Durkheim passe par l'ENS où il suit les enseignements de Fustel de Coulanges, de Boutroux et de Renouvier » (p. 10). Or jamais Renouvier n'a été enseignant à l'ENS, ni nulle part ailleurs (L'erreur est répétée dans l'article suivant, p. 24, note 1). Durkheim a certes travaillé cet auteur à fond, mais uniquement à travers

ses ouvrages. Plus loin, *L'Année sociologique* est affublée d'une date (1896) alors que le premier numéro n'a paru qu'en 1898, comme il l'indique dans l'article suivant. On trouve aussi une erreur sur les adresses de Durkheim à Bordeaux (note 2 p. 28) ce qui est dommage quand cela vient d'un des rares durkheimologues bordelais ! Une erreur bien plus importante s'est glissée dans la note 2 de la page 31 : « on sait que les *Formes* doit l'essentiel de son matériau empirique aux investigations de Mauss ». Or, tout le terrain des *Formes* porte sur l'Australie et jamais le neveu de Durkheim n'a été « investiguer » là-bas, ni prétendu être un spécialiste de ce continent. Dans la note 2 page 63, il est écrit (et ce n'est pas une coquille) que « dans les *Règles*, c'est également l'explication historique, ou génétique, qui est proscrite – proscription que Durkheim transgressera d'ailleurs systématiquement plus tard, en particulier dans les *Formes* ». Il s'agit bien plutôt d'une *prescription*, érigée en règle impérative ! Citons Durkheim dans les *Règles* pour être sûr d'être cru : « Nous arrivons donc à la règle suivante : la cause déterminante d'un fait social doit être cherchée parmi les faits sociaux *antécédents* » (Flammarion, 2010, p. 232, chapitre sur l'explication des faits sociaux. Ce passage fait suite à la critique de la perspective fonctionnaliste et par là intentionnaliste, donc individualiste). Durkheim réaffirma maintes fois cette règle dans ses comptes rendus de *L'Année sociologique*, entre 1898 et 1913. Exemple parmi d'autres, celui de la recension de l'ouvrage d'Ernest Grosse, *Die Formen der Familie*, etc. (vol. 1, 1898, p. 327) : « Dès lors qu'il s'agit d'explication, la méthode génétique, celle qui, pour rendre compte des faits, commence par marquer leur place dans la suite du devenir, s'impose au sociologue. Car une institution est toujours, en partie, le produit du passé. ». Le principe est réaffirmé dans la préface du volume 2 (1899, p. v) : « pour voir comment est faite la réalité sociale, il faut savoir comment elle s'est faite, c'est-à-dire avoir suivi dans l'histoire la manière dont elle s'est progressivement composée. Il est indispensable d'avoir étudié les formes sociales du passé le plus lointain. Pour comprendre le présent, il faut en sortir. »

9 Au-delà de ces erreurs, l'ouvrage de Cuin offre à tous ceux qui ne les connaissent pas encore et qui souhaitent se confronter à certains problèmes sociologiques, quelques articles de référence sur Durkheim. Il propose aussi des pistes à suivre, ce qui montre deux choses : que le classique reste largement un « moderne », comme le propose le sous-titre ; et que l'intérêt que l'on porte aux auteurs du passé ne condamne pas à la stérilité.

AUTEURS

MATTHIEU BÉRA

Université de Bordeaux-4 – IRDAP